

Libretto

CHARLES PALLISER

LE QUINCONCE

Épisode IV

La Clé introuvable

Traduit de l'anglais
par GÉRARD PILOQUET

libretto

Titre original:
The Quincunx
The Inheritance of John Huffam

Canongate Publishing Limited, Edinburgh.
© Charles Palliser 1989.

© Éditions Phébus, Paris, 1993, pour la traduction française.

ISBN : 978-2-36914-167-9

LIVRE QUATRIÈME

LES PALPHRAMOND



PREMIÈRE PARTIE



LA MEILLEURE DES INTENTIONS

I

Entrez en imagination, voulez-vous, dans le Grand Salon de la demeure de Brook Street : vous saurez alors à peu près comment les choses se sont passées.

Le baronnet, étendu sur une ottomane, apostrophe son héritier ; du sofa disposé près de la fenêtre, son épouse observe la scène.

– Scandaleux ! Absolument scandaleux ! À mettre dans le même sac que l’autre vaurien !

– Votre père entend vous signifier que votre conduite laisse presque autant à désirer que celle de votre frère, explique calmement Lady Mompesson... en moins excusable, car votre père et moi avons peine à le tenir pour pleinement responsable de ses actes.

– Celui-là, je ne veux plus en entendre parler, profère le baronnet. Terminé ! Il n’avait qu’à ne pas se faire renvoyer de son régiment comme un chien. Jamais un Mompesson...

Il s’interrompt, et au bout d’un certain temps c’est son épouse qui reprend la parole :

– En ce qui le concerne, il va falloir aviser. Et toute mesure coûtera de l’argent. Vous ne paraissez pas saisir le moins du

monde la gravité de la situation. Nous nous endettons de plus en plus.

– Tout part à vau-l'eau ! Maudits juifs !

– Votre père ne trouvera plus personne pour lui avancer des liquidités contre des traites acceptées. On ne nous fait plus aucun crédit depuis que le codicille a été produit devant la cour, et nous risquons fort d'être dépossédés du domaine.

– Et du côté d'Assinder ! Pas fameuses non plus, les nouvelles !...

– Assinder ! Ah, parlons-en ! fait David.

Mais sa mère, d'un regard, le dissuade d'en dire davantage. Trop tard pour éviter l'emportement du baronnet :

– Je refuse d'écouter un mot de travers sur le neveu d'un homme qui nous a servis pendant quarante ans, mon père et moi ! Et en ce qui me concerne, le bougre a joliment réussi !

Son épouse abonde dans son sens :

– Il a marqué des points en réduisant les secours aux indigents : combien en a-t-il exclu qui avaient droit de résidence ! Et puis, c'est grâce à lui si les communaux sont enclos.

– Sans doute, père, mais Barbellion...

– Je sais ce que pense Barbellion ! crie Sir Perceval. Et puis ce que pense votre mère, ajoute-t-il en regardant sa femme. Mais ça n'a ni queue ni tête. Sachez que j'ai pleinement confiance en lui !

Il se tait pour reprendre son souffle.

– Cela mis à part, déclare au bout d'un moment Lady Mompesson d'une voix tranquille, le fait est qu'il s'est attiré l'animosité des principaux métayers, et dans bien des cas leurs arriérés de loyer se sont considérablement accumulés.

Et sans laisser à son époux le temps de protester, elle se tourne vers son fils :

– C'est la raison pour laquelle les affaires de votre père sont en si triste état.

– Et mon propre fils qui ne fait que les empirer! rugit le baronnet. À force de musarder dans de vils tripots, où il jette mon argent par les fenêtres! Tiens, comme dans ce lieu de perdition où les bandits ont fait main basse sur tout, l'autre fois! Fichu passe-temps! Brr... j'ai mal au cœur rien que de penser à ce que tu as laissé là-bas. Allez, dis-moi tout : tu dois combien?

– Deux mille livres et des poussières.

Ce chiffre semble apaiser quelque peu le baronnet.

– Fâcheux, mais pas désespéré! Je ne vois qu'une solution : te marier.

– C'était mon idée même, sir Perceval.

– Fort bien. Et tu sais à qui je pense.

– Mais, père, si vous vous souvenez de notre dernière conversation, il me faut une épouse qui m'apporte en dot du liquide. Or je crois en avoir trouvé une.

– Je te l'ai déjà dit : avant toute chose, ce qui importe, c'est de conserver le domaine.

– À condition d'avoir les moyens de l'entretenir, père. Est-il grave que nous perdions les terres si à ce prix nous gardons notre solvabilité?

– Ah ça, monsieur! se récrie le baronnet, qui de nouveau s'emporte. N'avez-vous donc aucun sens de l'honneur familial? Les Mompesson possèdent ces terres depuis des siècles.

– Voyons, père. Vous parlez d'honneur, mais vous savez fort bien la vérité. C'est par des moyens fort douteux que nous avons acquis le domaine. Il ne vous échappe pas que votre grand-père tenait en son pouvoir James Huffam, ce misérable, et qu'il l'a poussé à frustrer de son héritage son propre fils.

La fureur empourpre le visage du baronnet, et son épouse, courroucée, fait signe à son fils de quitter la pièce. Peut-être allons-nous saisir, nous aussi, cette occasion de laisser la famille laver son linge sale entre soi.

Je passai les longues et sombres heures qui suivirent à observer l'être pitoyable blotti à l'autre bout de la cellule, tout en essayant de faire le point. C'était donc cela, le « Refuge » dont ma mère parlait dans son récit !

Que d'années vécues en ce lieu ! Plus que mon existence entière... Il me fallut un long moment pour me rendre compte que j'étais enfermé avec le meurtrier de mon grand-père – oui, un meurtrier, contre tous les espoirs que j'avais nourris et que ruinait le spectacle de cette démence. Comment ! un assassin, cet être abîmé dans ses geignements, tapi contre son mur, et dont tout disait l'incapacité de nuire, sinon peut-être à lui-même?...

Pendant la première heure de ma détention, mon compagnon de cellule secoua ses chaînes comme pour s'en libérer, mais on l'avait si fermement assujetti que c'était à peine s'il pouvait bouger. Puis il se prit à gémir en frottant sa tête contre le haut de ses bras, seule partie de ses membres supérieurs qu'il pût atteindre tant les maillons l'enserraient ; à la longue, me vint l'idée terrible qu'il sanglotait. L'intention de m'adresser à lui, qui m'effleura, échouait devant la question de savoir comment l'interpeller. Je finis par opter pour le plus simple :

– Me comprenez-vous quand je vous parle ? demandai-je.

À ces mots, il se tassa contre le mur, terrorisé : il tentait de se couvrir le visage, et mit un long moment à retrouver son calme.

Interminable fut la nuit. De partout dans la bâtisse me parvenait une rumeur, une plainte étouffée, si insistante que, sans la certitude que le temps était calme, je l'eusse prise pour le sifflement du vent.

Si peu de lumière entrait dans la cellule qu'il me fut malaisé de savoir quand se leva le jour, mais à l'aube – ou à une heure matinale que je pris pour telle, à tout le moins – le Dr Alabaster vint se poster derrière le guichet, flanqué du porte-clefs qui m'avait enfermé la veille au soir.

Mon malheureux compagnon se recroquevilla de nouveau sur lui-même, quand résonna la voix du médecin fou :

– Bonjour, maître Clothier.

Je bondis au judas, d'où j'apostrophai la face jaunâtre du Dr Alabaster :

– Ne m'appellez pas ainsi !

– Vous avez, j'en suis certain, passé une charmante nuit, continua-t-il. Après une si longue séparation, enfin vous voilà réunis, votre estimé père et vous.

Il éleva la lanterne à hauteur du guichet pour éclairer mon visage.

– Mais vous me paraissez fatigué. Je crains qu'il ne vous ait tenu éveillé par sa faconde. Vous aviez tant de choses à vous dire l'un et l'autre. Vous a-t-il parlé de votre distingué grand-père – qui est mort, je crois, avant que vous fût donné le plaisir de faire sa connaissance – ainsi que de l'affection dont lui-même l'entourait, et sa façon de la lui témoigner ?

Il fit signe au porte-clefs de déverrouiller la porte et, au moment où celle-ci s'ouvrit, fit mine de se précipiter sur l'être enchaîné, qui se rejeta en arrière, épouvanté. Sans réfléchir, je me jetai sur notre bourreau, que je heurtai d'un coup de tête, car mes bras étaient immobilisés par la camisole. Mais le porte-clefs m'empoigna pour me faire reculer et me frappa au visage, en sorte que je tombai assommé sur le sol pavé de la cellule. La paille qui le recouvrait n'amortit que bien mal ma chute.

– Attention ! Pas de traces sur le corps, Rookyard, s'écria le médecin, qui d'un revers de main épousseta son manteau

en me lançant un regard de vif ressentiment. C'est un violent, m'a-t-on dit. Il va falloir user du sédatif ou du berceau¹.

Rookyard eut un sourire entendu.

– Mets-le dans un cachot du bas, fit le Dr Alabaster, qui ensuite se tourna vers moi, l'air affable : Et maintenant, me dit-il, prenez congé de votre père, comme se doit de le faire un fils affectionné soucieux de ses devoirs.

Voyant que je ne bougeais pas, Rookyard me jeta de toutes ses forces vers le pauvre homme enchaîné, qui une fois de plus se tassa contre le mur.

– Quelle scène touchante ! fit le Dr Alabaster, qui se dirigea vers la porte.

Puis, se retournant vers moi :

– Montrez, ajouta-t-il, que vous êtes le digne fils de votre père, maître Clothier, et ne décevez pas les espoirs que votre famille place en vous.

Le porte-clefs et le médecin – qui maintenant attendait sur le seuil – furent tous deux pris d'un gros rire. Puis on me poussa hors de la cellule.

À l'extrémité du couloir s'élevaient quelques marches, que le porte-clefs me fit gravir en me donnant des coups de pied qui me firent trébucher, puis nous nous engageâmes dans un autre couloir pour redescendre un escalier et déboucher dans ce qui semblait être la cave de la bâtisse. Nous nous arrê tâmes là, et quand le géant eut déverrouillé une autre porte pourvue d'un judas, Rookyard me projeta dans l'ouverture avec tant de force que je tombai à plat ventre. Lorsque je me remis debout, je vis qu'on m'enfermait dans

1. La première méthode consistait à sangler l'agité sur une chaise, la seconde à l'attacher dans un lit d'enfant à hauts montants. (*Toutes les notes sont du traducteur.*)

une cellule qui me parut identique à la première, à ceci près qu'elle était vide : on y avait répandu de la paille, et l'un des murs était percé, très haut, d'une minuscule fenêtre garnie de barreaux. Pas un meuble, pas un objet, à l'exception d'une paillasse, d'une cruche et d'une écuelle de bois contenant un peu de brouet refroidi.

Rookyard me débarrassa de ma camisole de force, et la porte se referma en claquant lourdement derrière moi. Comme je regardais ma pitance et l'eau de la cruche, il me vint à l'esprit qu'on les avait l'une et l'autre empoisonnées, de sorte que, passant outre à ma faim et à ma soif, et sans penser davantage aux conséquences, je me résolus à ne rien absorber de solide ni de liquide.

Mon seul espoir était de m'évader, et c'est avec cette arrière-pensée que j'examinai ma cellule. Non seulement la fenêtre était trop haute pour qu'on pût l'atteindre, mais encore on ne pouvait pas même songer à se glisser entre ses barreaux. À en juger par le peu de lumière qu'elle laissait entrer, mon cachot était situé au-dessous du niveau du sol, et sur l'un des côtés de la bâtisse où nul ne se livrait à aucune activité. Je risquai un œil à la petite grille percée dans la partie supérieure de la porte ferrée, et la faible lueur d'un proche manchon à incandescence me montra un petit couloir qui courait à droite et à gauche. Prenant appui aux barreaux du guichet, je me hissai le long de la porte, assez haut pour pouvoir observer l'extérieur par la fenêtre du mur d'en face : elle donnait sur un terrain vague et, par-delà, sur une lande broussailleuse où gisait de chant une brouette démantibulée. Par-delà encore poussaient des buissons, non loin d'une vaste mare cernée de bourbe. En dépit de tous mes efforts d'imagination, aucun échappement ne me semblait possible de ce côté-là.

Les heures n'en finissaient plus de s'écouler, la cellule était

aussi glaciale que l'autre, et pour toute vêtue je n'avais que ma chemise. (Au moins, je possédais toujours le souverain que j'avais caché dans son ourlet!) J'avais à ce point faim et soif qu'aux environs de midi je faillis succomber tout soudain à la tentation que m'offraient l'écuelle de soupe figée et la cruche d'eau trouble. Mais c'eût été renoncer à la double ligne que je m'étais fixée : demander devant la justice raison aux Clothier du préjudice causé tant à moi qu'à ma famille, et démêler les énigmes qui me cernaient.

Je somnolais sur ma paillasse lorsque tout à coup un bruit me fit sursauter : mon regard rencontra un objet qu'on introduisait par la grille du judas et qui finit par tomber sur la paille jonchant le sol. Je me précipitai vers la porte, mais l'étroite fente du guichet, limitant mon champ, ne me permit qu'un bref coup d'œil sur la silhouette qui, furtive, s'éloignait sans bruit dans le couloir.

Ce que je ramassai était une demi-miche de pain enveloppée dans un morceau de mousseline imbibé d'eau. Exactement ce dont j'avais besoin pour apaiser ma faim et ma soif ! Puis un soupçon me vint à l'esprit : et si c'était une ruse pour m'amener à consommer un mets empoisonné, puisque je me refusais à manger et boire ce qu'on m'avait donné ? Pourtant qu'avais-je à perdre, me demandai-je : que ce fût d'inanition ou autrement, il y avait de toute façon la mort au bout...

Quel régal aussi ce fut de manger ce pain trempé, puis, la tête inclinée, d'essorer le morceau d'étoffe au-dessus de ma bouche ! Jamais encore je n'avais savouré breuvage plus doux que cette eau que me distillait une loque crasseuse.

L'épisode avait dû prendre place dans le début de l'après-midi, car en une heure ou deux à peine il fit sombre ou, pour mieux dire, il fit plus sombre encore. Je trouvai alors un coin sec, où je m'allongeai pour essayer de dormir.

Plongé dans un assoupissement agité, j’imaginai en rêve que quelqu’un criait mon nom. Mais comme je ne reconnaissais pas cette voix qui m’interpellaient « John Clothier ! John Clothier ! », et ne voulant pas admettre que ce nom fût le mien, je me refusai à répondre. Pourtant ce nom répété sans relâche et avec de plus en plus d’insistance finit par m’éveiller, désorienté, dans la pénombre et le froid mordant, le cœur battant à tout rompre. Je me rendis compte alors que ce patronyme détesté, dont les syllabes chuchotées revenaient sans cesse à mon oreille, n’émanait pas d’un songe, et je retombai d’un coup dans la réalité.

Quelqu’un, de la porte de ma cellule, s’adressait à moi et, sur mes gardes, j’allai à la rencontre de la voix. Dans le guichet s’encadraient les contours d’un visage faiblement éclairé par la lueur émanant du couloir, et l’on me tendait de dehors ce que je ne tardai pas à découvrir comme un autre morceau de pain dans le même emballage.

– Vous êtes bien John Clothier, n’est-ce pas ? murmura l’inconnu d’une voix douce.

Mon esprit embrumé laissa quelque temps sans réponse cette question qui venait d’un homme affichant un certain âge.

– Vous êtes bien le fils de Peter Clothier ? insista-t-il.

– Oui, c’est moi, dis-je d’une voix hésitante, et de mauvais gré. Mais vous, qui êtes-vous ?

– Mon nom ne vous dira rien. Je m’appelle Francis Noloth.

Le pas qu’il fit en arrière le mit sous la maigre lumière du bec qui brûlait là, m’offrant le spectacle d’un homme petit, d’une soixantaine d’années et dont le visage respirait

la bienveillance. À son expression pleine de sollicitude, je reconnus le personnage aperçu dans la salle de garde, celui qui tranchait en pareil endroit : n'avais-je pas cru lire en lui une compréhensive sympathie ?

– Merci, lui dis-je tout en commençant à mordre dans le pain d'une bouche vorace.

Il se rapprocha du judas.

– Ils veulent vous empoisonner, me chuchota-t-il. Ne mangez rien de ce qu'ils vous apportent.

– Comment le savez-vous ?

– Ici je fais fonction de gardien : je leur inspire confiance.

Je dus laisser percer mon ahurissement, car il reprit :

– Oui, mais je suis moi-même interné... quoique aussi sain d'esprit que vous l'êtes.

– Ne vous avancez pas, protestai-je : je crois que je suis en train de perdre la raison.

– Ce serait entrer dans leur plan, fit-il. Ils ne me prêtent guère d'attention, et comme mes fonctions m'amènent à circuler par toute la maison du matin au soir, j'en entends, des choses !

– Pourquoi ne vous sauvez-vous pas ?

– Me sauver ? Où cela ? Dehors, je n'ai nulle part où aller. J'en serais réduit à mendier dans les rues.

– Mais enfin, comment se fait-il... ? Vous êtes ici depuis longtemps ?

– Depuis plus longtemps que quiconque. Depuis plus longtemps, même, que le Dr Alabaster. Je lui ai été légué par son prédécesseur. Je suis ici depuis plus de vingt-cinq ans, ajouta-t-il presque avec orgueil.

– Mais comment est-ce possible ?

– Oh ! l'histoire est bien banale. Je n'ai pas le temps de vous la conter maintenant, même si le gardien de nuit, qui est encore à la cuisine, nous laisse un moment de tranquillité ;

mais il va passer et, du plus loin que j'entendrai son pas, je devrai m'enfuir. Quant aux raisons qui m'ont conduit ici, il vous suffira d'apprendre que, pour mon malheur, j'étais l'héritier légitime d'un vaste domaine.

– En quoi est-ce un malheur ?

– C'est que mon frère et ma sœur, héritiers en deuxième ligne, ne manquaient ni des moyens ni de l'impudence nécessaires : pour m'exhérer, ils ont soudoyé un médecin de renom qui a violé son serment. Vous voyez, mon histoire est pareille à la vôtre, à celle de votre père et de bien d'autres. Mais ne perdons pas de temps. Écoutez-moi attentivement. Je vous l'ai dit, j'ai surpris des conversations qui roulaient sur vous et je sais que votre vie est en péril. Tant que je le pourrai, je vous apporterai de quoi vous nourrir. Mais il faut que nous trouvions un moyen de vous faire sortir d'ici.

– Qu'est-ce qui vous pousse à prendre de tels risques pour moi ? demandai-je.

Hé oui ! Si par hasard le Dr Alabaster lui avait donné des ordres pour me circonvenir ?... Son attitude plaidait pour la négative, mais à qui se fier ?

– Ai-je besoin d'une raison ? Mais s'il vous en faut une, mettez-la au compte de l'affection que je porte à votre père. J'ai appris que vous l'aviez vu, ajouta-t-il avec gravité.

Je tentai de lui confirmer la chose mais les mots s'étouffèrent dans ma gorge.

– Tout cela est désolant, dit-il. Cependant, je puis vous affirmer qu'il n'a pas toujours été dans cet état.

– Que voulez-vous dire ?

– Qu'à son arrivée, il jouissait de toutes ses facultés.

– Il était sain d'esprit ?

C'était un cri plus qu'une question.

– Absolument, m'affirma le sieur Nolloth.

Quel soulagement m'apporta d'abord cette révélation !

Mais presque à l'instant j'en saisis la portée : commis par un homme sain d'esprit, l'homicide perpétré sur la personne de mon grand-père devenait un assassinat. D'un autre côté, elle confirmait les dires de Mr Escreet affirmant à ma mère que son époux avait toute sa raison : avait-il alors, de la même façon, dit la vérité en prétendant que l'altercation n'était rien d'autre qu'un simulacre et, si oui, cette déclaration n'innocentait-elle pas Peter Clothier ?

– Croyez-moi, il avait tous ses esprits, reprit le sieur Nolloth en détachant ses mots, mais il était sous le coup d'une grande affliction.

Il se tut.

– Parlez sans crainte, dis-je, je sais, pour l'avoir appris il y a des mois, que mon grand-père a été assassiné par...

Je n'eus pas le courage de terminer ma phrase.

– Par votre père ? s'exclama le sieur Nolloth. Est-ce là ce que vous croyez ? Alors laissez-moi au moins vous alléger de ce fardeau. Votre père n'est nullement coupable de ce crime odieux.

Je gardai le silence, en proie à une autre idée : si le vieux monsieur n'était pas un *agent provocateur*¹ du Dr Alabaster, j'avais peut-être affaire à quelqu'un qui souffrait d'une sorte de délire de la compassion. Mais il sut par ses mots dissiper mes soupçons :

– À votre silence, me dit-il, je devine que vous ne me croyez pas. Quelles raisons auriez-vous de le faire ? C'est dommage de ne pouvoir entrer dans les détails ! Je vous le répète : la place de votre père n'est pas ici ; s'il s'y trouve, c'est le fait de son père et de son frère : ils l'ont fait passer pour fou, et ils sont parvenus à leurs fins grâce à la suite de la plainte en

1. En français dans le texte, comme toutes les expressions en italiques suivies d'un astérisque (*).

folie qu'ils ont instruite pour l'empêcher d'affronter le grand jury. Voyez la ruse, le complot légal!

– C'est vrai, acquiesçai-je, mais n'entendait-on pas lui épargner les... les suites d'un verdict de culpabilité?

– Non, fit le sieur Nolloth avec un petit rire sans joie. Ce n'était pas pour le sauver de la potence, mais pour le placer sous la tutelle de son père, et ensuite du Dr Alabaster... ce qui peut-être est pire qu'une pendaison. Je vous affirme que jamais un tribunal qui aurait eu à connaître de l'affaire ne l'eût déclaré coupable. Les présomptions étaient d'une extrême minceur, et le juge n'aurait eu aucun mal à en convaincre les jurés. Croyez-moi, car c'est en homme de loi que je vous parle.

– Vous êtes homme de loi!

– Oui, avoué. Je comprends votre surprise : connaître la loi et ne pas avoir été capable de se soustraire à un internement dans cette maison! C'est que les textes et procédures applicables aux dérèglements de l'esprit – et plus particulièrement lorsqu'il s'agit d'affaires jugées par la Haute Cour – sont totalement arbitraires, injustes et peuvent être tournés à des fins malhonnêtes. Tout comme votre père, j'ai l'infortune d'avoir été déclaré fou par la Chancellerie. C'est là un sort des plus misérables, je vous l'affirme.

– Mais comment se fait-il que vous en sachiez si long sur lui?

– Il m'a tout raconté lorsqu'il est arrivé ici... et sur un mode qui ne m'a pas fait douter un seul instant de sa sincérité.

– Mais s'il était sain d'esprit, alors comment?...

Je ne pus en dire davantage, et ce fut mon interlocuteur qui termina ma phrase :

– Comment ajuster cette certitude à ce que vous avez vu hier soir de cet être pitoyable? La réponse est des plus simples. Alabaster et ses gens se chargent de faire de lui un

dément : Hinxman (le colosse, vous savez), Rookyard et les autres, sauf peut-être Stillingfleet, en qui survivent, je crois, des restes d'humanité.

– Mais par quel moyen ? demandai-je. Comment peut-on faire un fou d'un homme qui a toute sa raison ?

– Comment ? répéta M^e Nolloth. Allez savoir ! Mais faites-moi confiance : quand on dirige un asile d'aliénés, il y a autant à gagner à rendre fou qu'à soigner. À voir comment ces gens-là provoquent plus souvent la démence qu'ils ne vous en débarrassent, je me suis plus d'une fois demandé si nous n'étions pas tous fous et si la raison, au sens le plus généralement reçu du terme, ne revenait pas en fin de compte à une convention ratifiant un certain type de conduite folle. Car bon sens et folie se mêlent étrangement chez ce pauvre jeune homme. Chez votre père, voulais-je dire.

Jeune ? le mot m'étonnait : il avait bien trente-cinq ou trente-six ans !

– Car même lui, reprit M^e Nolloth, a des périodes de relative conscience. Mieux vaudrait qu'il n'en ait pas, voilà tout ce que je lui souhaite.

Sa voix avait accusé un léger tremblement lorsqu'il avait formulé ce vœu.

– Pourquoi dites-vous cela ?

Il marqua une hésitation.

– Parce que dans ces moments-là il pense à sa femme, votre mère. Cela vous chagrinerait-il de m'apprendre si elle est encore en vie et ce qu'il est advenu d'elle ?

Sa requête était exprimée avec douceur, et en peu de mots je l'informai.

– J'en suis peiné, fit-il en soupirant. Fort peiné. J'espère que Peter n'en saura jamais rien, et qu'il ne saura rien non plus de votre existence – si vous voulez bien me pardonner de parler ainsi – car je sais qu'il se réjouissait que cette brève

union n'eût donné naissance à aucun enfant : en grandissant, il n'aurait affronté que honte et péril. Mais je crains fort que le Dr Alabaster et Hinxman n'aillent profiter d'un de ses moments de lucidité pour lui parler de vous. Votre arrivée ici, ajouta-t-il avec tristesse, favorise d'un seul coup plusieurs de leurs desseins.

– Quels desseins ? Que veulent-ils de moi ?

Il hésita quelque peu avant de me répondre :

– Ne comprenez-vous pas combien votre décès arrangerait la famille de votre père ?

– Assurément ! m'exclamai-je. C'est à cause du codicille ajouté au testament de mon arrière-arrière grand-père que Mr Escreet...

À mon étonnement, il m'interrompit :

– Je sais parfaitement comment votre grand-père l'a obtenu grâce à Mr Escreet. Mais dites-moi ce qu'est devenue cette pièce depuis que votre père l'a confiée à la garde de votre mère, dans cette auberge de Hertford.

– Je crois que depuis peu de temps la famille Clothier se l'est appropriée.

Je lui racontai comment ma mère s'était séparée du codicille après avoir été abusée par le sieur Sancious (alias Steplight), et j'ajoutai que, selon moi, le Sancious en question, associé à Mrs Fortisquince, avait agi pour le compte des Clothier.

– Voilà qui explique les propos que j'ai surpris. Les Clothier l'auront produit devant la Haute Cour, car le procureur doit signer dans moins d'une semaine le document qui fera de vous un pupille sous tutelle judiciaire.

– J'avais donc raison ! m'écriai-je, me remémorant ce que j'avais pensé lors de ma comparution devant la cour.

À M^e Nolloth, qui me pressait de m'expliquer, je brossai à grands traits le tableau de notre existence, à ma mère et

à moi, puis lui contai comment, après sa mort, on m'avait fait tomber dans cette chausse-trape qu'était la maison des Porteous, tout en me laissant croire que le seul hasard avait dicté notre rencontre ; traduit devant la cour, continuai-je, j'avais été intrigué par les propos ou les comportements des uns et des autres, et trompé par Emma en me laissant dire que j'avais été placé sous la tutelle légale de ces gens-là ; enfin je lui appris comment, après ma découverte de leur véritable identité, ma tentative de fuite avortée s'était soldée par cet enfermement où il me voyait.

– Alors comprenez-vous, me demanda M^e Nolloth, qu'à votre mort ce sera votre grand-père, Silas Clothier, qui héritera sur-le-champ du domaine de Hougham ?

J'acquiesçai d'un signe de tête.

– C'est la raison pour laquelle Peter s'est toujours à ce point préoccupé de savoir si votre mère était en sûreté, fit-il. Les Clothier sont près d'en venir à leurs fins car, d'après ce que j'ai entendu, je crois qu'ils ont donné pour instruction au Dr Alabaster ou bien de vous faire passer de vie à trépas, ou bien de vous rendre véritablement fou avant que le procureur ne signe le mandat, sous peine de voir les Mompesson demander la tutelle d'un autre médecin. Ils ne disposent donc que d'une semaine au plus pour accomplir leurs desseins.

– Mais le procureur se doutera certainement de quelque chose si je...

Une fois de plus je laissai ma phrase en suspens.

– Non, répliqua-t-il pensivement. Essayez de considérer l'affaire de son point de vue. Il vous a vu devant lui dans le prétoire alors que vous étiez malade et bouleversé. Ensuite, conformément à la loi, deux juges de paix, après enquête, ont signé l'ordre d'internement, et ils peuvent certifier votre dérangement d'esprit. Car que faisiez-vous ? Vous portiez des

accusations absurdes contre votre famille et refusiez de vous alimenter sous prétexte qu'on voulait vous empoisonner !

– Alors que va-t-il m'arriver, selon vous ?

– Vous serez vraisemblablement examiné par une commission nommée par la Chancellerie, laquelle estimera que vous ne jouissez pas de vos facultés – en cela, je fais pleinement confiance au Dr Alabaster – et la requête des Mompesson sera rejetée, si bien que vous resterez ici indéfiniment. Encore qu'en pareille éventualité je doute fort qu'on vous laisse en vie bien longtemps.

Pendant un moment, aucun de nous deux ne dit mot, puis il reprit la parole :

– Il faut à tout prix que vous vous échappiez d'ici, et le plus vite possible. Oui, mais comment ?

J'allais lui répondre, mais il me devança :

– Écoutez, chuchota-t-il.

Tout d'abord je n'entendis rien, puis je perçus un faible bruit, comme le claquement d'une porte métallique.

– C'est Yallop qui a commencé sa ronde, déclara le sieur Nolloth. Je ne puis m'attarder davantage. J'essaierai de revenir demain soir.

– Restez encore un instant, s'il vous plaît, l'implorai-je en toute hâte.

– Promis ; je vais réfléchir au moyen de vous faire évader.

– Il ne s'agit pas de cela. Dites-moi pourquoi vous croyez Peter Clothier innocent.

– Cela vous importe-t-il plus que votre évasion ?

– Oui, dis-je, car je ne vois pas comment m'échapper, et je veux savoir la vérité avant de...

Je me tus.

– Je comprends, dit-il. Je vais essayer de revenir.

Sans un mot de plus, il s'éloigna du guichet. J'appliquai en vain mon visage contre la grille : il avait été si prompt que déjà

il avait disparu dans le couloir, me laissant là, épuisé, mais trop bouleversé et trop agité pour songer à me rendormir.

Le jour suivant s'écoula de la même façon : Rookyard m'apporta de quoi boire et manger, mais je n'y touchai pas, me réservant pour le pain que le sieur Nolloth s'arrangeait pour introduire par le guichet.

Fort avant dans la nuit, et à mon vif plaisir, il revint se poster derrière la porte de ma cellule, m'apportant cette fois encore du pain enveloppé dans un linge imbibé d'eau.

– J'ai réfléchi à votre évasion, m'annonça-t-il, mais sans progresser d'un pas.

– Je vous en supplie, monsieur Nolloth, dites-moi ce que vous savez de la mort de mon grand-père.

– Je vous le dirai puisque vous le souhaitez, fit-il. Mais tout d'abord, que savez-vous de ce qui s'est passé le soir de son assassinat ?

Je lui exposai ce que m'avait appris le carnet de ma mère, dont le récit, que pourtant je n'avais lu qu'une fois, s'était gravé dans ma mémoire avec tous ses détails.

– Alors je vais vous en fournir la clé sans plus tarder. Vous souvenez-vous du présent que reçut ce soir-là votre grand-père de Mr Fortisquince ?

Je le lui confirmai d'un signe de tête.

– Savez-vous de quoi il retournait ? Ou, pour mieux dire, savez-vous ce que votre grand-père s'attendait à recevoir ?

Je répondis que non, d'une voix hésitante, mais, l'esprit de plus en plus exalté, je le mis au courant d'une théorie que je m'étais forgée : le subit désintérêt de mon grand-père pour le codicille ne pouvait s'étayer que de l'espoir d'obtenir un document plus décisif encore pour ses affaires.

– Vous êtes parfaitement dans le vrai, approuva Mr Nolloth.

Ce que votre grand-père s'attendait à recevoir ce soir-là, c'était une pièce de toute première importance : rien de moins qu'un testament de votre trisaïeul Jeffrey Huffam, postérieur à celui qui avait été jusque-là tenu pour légal.

J'avais mis dans le mille !

– Et si, comme selon moi nous sommes fondés à le croire, il ne s'agissait pas d'un faux, continua le vieux monsieur, alors, considérant qu'un testament demeure valide quelle que soit la durée pendant laquelle on l'a perdu de vue dès lors qu'on en reconnaît la légalité, il aurait rendu nuls et nonavenus non seulement les dispositions de l'acte primitif, mais encore le si litigieux codicille.

– Et quelles conséquences ? m'empressai-je de demander.

– Énormes, et pour plus d'un ! Le testament déshéritait votre arrière-grand-père, James, en faveur du petit-fils encore au berceau de Jeffrey Huffam.

– Mon grand-père ! m'exclamai-je.

– Précisément, c'eût été John, qui alors n'était âgé que de quelques mois, qui fût devenu l'héritier en titre des biens de son grand-père. En conséquence, la vente du domaine de Hougham par James eût été rétrospectivement frappée de nullité en vertu dudit testament, car il n'était nullement de l'intérêt de James de le céder. En bref, si le testament en question avait été enregistré, c'est votre grand-père qui fût devenu immédiatement le possesseur de plein droit du domaine.

– Penser qu'il était si près de réaliser sa grande ambition ! murmurai-je. Les Mompesson ont accaparé l'héritage et les Clothier ont fait opposition...

Parmi toutes les questions qui se pressaient en moi, il en était une qui primait. Je la posai :

– Qu'est devenu le testament pendant tant d'années ?

– Si l'on en juge par la démarche de ce mystérieux inconnu

de chez les Mompesson qui a écrit à votre grand-père pour le lui négocier, il se trouvait entre les mains de cette famille.

– La lettre frappée au sceau des Mompesson ! m'écriai-je. Celle dont parle ma mère !

Voilà qui expliquait sans nul doute pourquoi, aussitôt après l'avoir reçue, mon grand-père avait renoncé à produire le codicille devant les tribunaux, et aussi à favoriser le mariage de ma mère et de Daniel Clothier.

– Mais alors, pourquoi l'un des Mompesson a-t-il voulu trahir les autres ? demandai-je. Quel était cet ami dans la place ? Et puis pourquoi ont-ils tant d'années conservé un testament qui si indubitablement menaçait leurs intérêts ?

– Ce sont là des questions, jeune homme, que votre père et moi avons eu tout loisir de tourner et retourner en tous sens sans jamais leur trouver de réponse.

– Pardonnez-moi d'insister, mais je vous en prie, poursuivons. Que s'est-il passé au cours de cette fatale soirée ?

– N'allons pas si vite. Il faut tout d'abord que j'en revienne à cette journée, soit environ une semaine avant, où votre mère et votre père ont fait part à votre grand-père de leur désir de s'épouser. Avez-vous appris de votre mère qu'il avait fixé la date du mariage à la semaine suivante et se proposait d'y convier son vieil ami Martin Fortisquince, avec qui il était en froid, ainsi que sa jeune épouse ?

– Oui, ce qui ne laissait pas de la surprendre.

– Eh bien, voici le pourquoi de la chose : votre grand-père, dans un entretien secret avec votre père et le sieur Escreet, les avait tous deux instruits de la proposition reçue. Sans aller jusqu'à leur révéler l'identité de son auteur, l'homme des Mompesson, il leur avait expliqué que le personnage à la main tendue se proposait d'utiliser Mr Fortisquince, qui transmettrait à son insu le document détenu par les Mompesson. Il était prévu de prendre le testament dans le

coffre-fort de Sir Perceval le matin du mariage et l'inconnu devait immédiatement le déposer entre les mains de Mr Fortisquince, qui n'aurait qu'à l'offrir en présent le jour même à votre grand-père. Mr Fortisquince, porteur sans le savoir d'un paquet ô combien important, l'aurait avec lui le soir, et c'est pour lui fournir un prétexte à l'avoir chez lui que votre grand-père l'a prié d'assister au banquet de mariage en compagnie de son épouse.

– Mais pourquoi n'en a-t-on rien dit à ma mère ?

– J'aimerais vous rapporter fidèlement l'histoire telle que je la tiens de votre père. Ainsi j'espère que tout vous apparaîtra dans sa pleine clarté. Donc, votre grand-père savait que Sir Perceval, sitôt qu'il constaterait la disparition du testament, en déduirait que l'acte se trouvait désormais en la possession de la seule personne qui en pouvait tirer avantage : votre grand-père lui-même. De plus, le père de Peter découvrirait l'existence de ce document, dont le secret avait été bien gardé.

– Comment l'apprendrait-il ? Et en quoi cela le concernait-il ?

– Il avait au moins un espion dans le clan des Mompesson. En contrepartie, votre grand-père en était persuadé, la nouvelle épouse du sieur Fortisquince était stipendiée par la partie adverse pour fournir des renseignements.

Nous nous interrogeâmes, le sieur Nolloth et moi, pour essayer de comprendre les motifs de Mrs Fortisquince et pourquoi mon grand-père se défiait d'elle, sans pouvoir parvenir à une conclusion péremptoire. Tout ce que m'avait appris la lecture du journal de ma mère, c'est que Mrs Fortisquince lui avait témoigné une malveillance extrême, et plus d'une fois je m'étais demandé pourquoi.

– Pour des raisons qui parlent d'elles-mêmes, poursuivit Mr Nolloth, le père de Peter s'était vivement intéressé aux

affaires de votre grand-père. Et bien entendu ce testament perdu puis retrouvé invalidant le codicille ruinait à jamais ses chances d'hériter du domaine. Tout comme les Mompesson, il ne mettrait pas longtemps à conjecturer que, se trouvant le bénéficiaire des dispositions qu'il stipulait, votre grand-père avait tout fait pour l'avoir en main, sans compter, pour nourrir ses soupçons autant que son irritation, que celui-ci avait tardé à produire le codicille devant les tribunaux. Toutefois, il aurait dû savoir — eu égard à l'âpreté que mettait votre grand-père à se faire rendre justice — que seule une revendication d'héritage mieux fondée que celle qu'il avait par-devers lui pouvait l'empêcher de faire usage du codicille.

– Mais alors, pourquoi mon grand-père n'a-t-il pas produit le codicille en justice pour dissiper ses soupçons ?

– Parce qu'agir ainsi exposait aux pires dangers la vie de votre mère et la sienne. Comme est exposée aujourd'hui la vôtre.

– Mais n'eussent-ils pas été tout autant en péril dès lors que les Mompesson et les Clothier savaient que mon grand-père était en possession du testament ? Car les Clothier, à n'en pas douter, voire les Mompesson, n'étaient pas des gens à reculer devant quoi que ce fût pour détruire le document ou se l'approprier !

– Précisément : rien ne pouvait davantage servir les Clothier que le meurtre de votre grand-père et de votre mère, assorti de l'internement de votre père ; aussi votre grand-père n'avait-il rien de plus pressé que de veiller, sitôt le testament entre ses mains, à assurer la sécurité de sa fille et de son gendre et à mettre l'acte en lieu sûr. Tel était le sujet de leur entretien à tous les trois, votre père, votre grand-père et le sieur Escreet, le soir où vos parents ont décidé de se marier. Et c'est alors qu'ils mirent sur pied le stratagème dont les conséquences furent si funestes et si imprévisibles.

– Un stratagème ! m'écriai-je. Mais pour abuser qui ?

– Votre mère, rien que cela ! Car votre père et votre grand-père étaient bien résolus à lui cacher le plus possible la vérité, afin de ne pas l'affoler.

– N'ont-ils donc pas songé à l'angoisse que cela lui causerait ?

– Sur le moment, ils ne pouvaient pas savoir que leur plan échouerait de façon si dramatique. De plus, entrer dans ce plan exigeait qu'on fût capable de jouer un rôle pour lequel, dans leur esprit, votre mère n'était pas faite. Pour comprendre ce qui s'est produit, il faut considérer la situation telle qu'elle se présentait à eux ce soir-là. Il leur fallait en effet en venir à plusieurs fins : d'abord, laisser votre mère dans l'ignorance totale de ce qui se passait, à tout le moins jusqu'à ce qu'elle fût hors de danger ; puis faire disparaître votre père et le placer en lieu sûr pour le soustraire aux menées de son propre père et du Dr Alabaster, lesquels, ne l'oubliez pas, étaient munis d'un mandat, en bonne et due forme, de la commission statuant sur l'aliénation, qui leur donnait pouvoir de l'interner sitôt perdue la protection que lui garantissait la demeure de votre grand-père ; ensuite, il convenait de mystifier les Mompesson et les Clothier en les amenant à croire que votre grand-père n'avait confié à vos parents ni le testament ni le codicille ; enfin, en cas d'insuccès de cette tentative, il était indispensable que les deux documents, le codicille et le testament, fussent mis à l'abri des convoitises des Mompesson, des Clothier et de leurs multiples agents et informateurs.

– Comment pouvaient-ils espérer aboutir, avec tous ces buts fixés ?

– Nous y voilà : le sieur Escreet avait conçu un moyen fort ingénieux : votre père et votre grand-père devaient simuler une vive querelle en la présence de Mr et Mrs Fortisquince et de

votre mère. Au plus chaud de l'altercation, votre père quitterait à grand fracas la maison, entraînant votre mère à sa suite.

– La mise en scène dont il a parlé à l'auberge de Hertford ! m'exclamai-je.

– Oui, c'est bien cela. Vous comprenez donc pourquoi votre mère ne pouvait être mise dans la confiance. Elle eût été bien incapable de tromper l'œil vigilant de Mrs Fortisquince. Mais si votre grand-père a joué admirablement son rôle, et si pour sa part le sieur Escreet s'est montré fort convaincant, votre père n'a été ce soir-là, il me l'a dit bien souvent, qu'un assez piètre acteur.

– En effet, ma mère note dans son journal qu'elle a trouvé son attitude bien étrange, mais qu'en revanche elle a été totalement persuadée de la sincérité de mon grand-père et du sieur Escreet.

– La nécessité de jouer cette comédie devant votre mère fut hélas des plus fâcheuses, lorsque l'on considère le tour inattendu et effroyable que devaient plus tard prendre les choses. Mais tout cela fut accompli dans la meilleure des intentions. Vous comprenez sans mal que cette mise en scène avait pour dessein d'amener Mr et Mrs Fortisquince à croire que Peter et son beau-père de fraîche date étaient irrémédiablement brouillés, et qu'il était indispensable que Mr Fortisquince, lorsqu'il rapporterait les faits – mais sans intention malveillante – à la famille Mompesson, annoncerait qu'il s'était lui-même borné à remettre le présent à votre grand-père une fois Peter dehors. Ainsi Sir Perceval apprendrait qu'on lui avait dérobé le testament pour le déposer, par l'intermédiaire de l'innocent Mr Fortisquince, entre les mains de votre grand-père. Quant au messager, on continuerait de le tenir pour un homme incapable de se livrer à la moindre des duperies, et sa réputation n'en souffrirait nullement. Nul ne mettrait en doute sa parole lorsqu'il affirmerait que les jeunes mariés

avaient quitté la demeure après une violente altercation pour aller Dieu sait où, témoignage qui couperait court à toute tentative pour les retrouver, sans compter que désormais les Mompesson n'auraient plus de raison de les faire rechercher, persuadés qu'ils seraient que votre grand-père était toujours en possession du testament.

– Et bien entendu Mrs Fortisquince rapporterait la même chose aux Clothier!

– Bien entendu! Eux aussi s'ôteraient de l'idée que votre grand-père avait confié le testament, ainsi que le codicille, à son gendre, et ils renonceraient à tenter de faire interner celui-ci en le faisant passer pour fou. Au contraire, ils n'auraient de cesse que de soustraire à votre grand-père le codicille et le testament, le premier pour le produire devant la cour, l'autre pour le détruire.

– Mais alors, soupçonnez-vous que ce qui lui est arrivé...? Il m'interrompt.

– Il faut maintenant que je m'en aille, fit-il. Yallop n'a pas encore fait sa ronde, et il ne saurait tarder.

– Restez encore un peu, je vous en prie!

– Quelques minutes. Pas davantage. Histoire de ne pas trop vous laisser en plan. Tout portait donc à croire que même si le stratagème conçu par le sieur Escreet ne persuadait pas les ennemis de votre famille qu'une rupture s'était produite entre votre père et votre grand-père, au pis vos parents, en possession des deux documents, seraient en sûreté loin de Londres, en un lieu que seuls connaissent votre père, votre grand-père et le sieur Escreet. C'est dans ce sens que durant la semaine d'avant la noce on avait pris en secret toutes les dispositions voulues. Votre grand-père avait confié à votre père et le codicille et la lettre dans laquelle il expliquait pourquoi le testament avait été dérobé. (S'il écrivit cette lettre, c'est parce qu'il savait, comme vous l'aurez à juste raison

deviné, qu'il se mettait lui-même en grand péril.) Mais il était indispensable, lorsque Mr et Mrs Fortisquince seraient là, de bien montrer à cette dernière que son mari n'avait pas remis le paquet qu'il apportait à votre grand-père avant que vos parents ne se fussent retirés. Sur le moment, elle ne prêterait probablement pas attention à ce détail, dont elle ne tirerait les conséquences que plus tard, lorsqu'il serait connu que les Mompesson avaient été dépossédés du testament. Aussi avait-il été convenu que votre grand-père n'accepterait de recevoir le paquet qu'après l'altercation, lorsque vos parents auraient quitté la maison. Quant aux raisons de cette altercation, il avait été décidé qu'elles seraient liées à des questions d'argent, raisons que les Mompesson et les Clothier jugeraient des plus plausibles pour expliquer que naquit une vive querelle entre beau-père et gendre le jour même du mariage. Votre grand-père attendit donc le départ de vos parents pour demander au sieur Fortisquince de lui remettre le paquet, qu'ensuite il glissa subrepticement au sieur Escreet, qui à son tour le fit passer à votre père...

– Qui est revenu sans se faire voir à la maison pour le prendre ! m'écriai-je, ravi d'apprendre ce subterfuge.

– Exactement, fit M^e Nolloth. Il avait été convenu que le sieur Escreet ne fermerait pas à clé la porte de service. Ainsi, nul ne pourrait surprendre votre père, puisque les domestiques seraient tous réunis à l'étage du dessous pour fêter le mariage.

– Mais il se trouve que Mr Fortisquince l'a vu, dis-je, quoique sans le reconnaître immédiatement.

– C'est cela même. Il y a eu bien des contretemps...

– S'il vous plaît, dites-moi ce qui s'est produit ! criai-je presque.

– Non, je ne puis rester davantage. Si l'on me découvre ici, je n'aurai plus aucun moyen de vous venir en aide.

– Peu m’importe. Il faut que je sache.

– Demain, si je le peux, chuchota le sieur Nolloth, qui sans précipitation s’éloigna.

Je m’étendis sur ma rude paillasse, sachant que de plusieurs heures je ne pourrais fermer l’œil, car de ces récentes révélations jaillissait une cascade d’idées qui ne manqueraient pas de m’occuper longtemps l’esprit. Ainsi donc mon grand-père avait sur le domaine un acte opposable ! Ainsi j’étais sans conteste l’héritier du bien ! Mon vœu le plus cher pouvait donc encore s’accomplir ! Cependant je devais me garder d’y songer, car tout tenait au testament, pour autant qu’il eût jamais existé. Quelle preuve avais-je de son existence ? Et s’il avait existé, qu’était-il devenu ? On l’aurait détruit, à coup sûr !... Les événements qui avaient marqué cette soirée fatidique, et en particulier le louable dessein de cette feinte querelle, comme il me semblait étrange d’en savoir à présent plus long là-dessus que ma pauvre mère n’en avait jamais su ! Ce que j’avais appris me permettait-il d’affirmer que la crainte qui la hantait d’avoir perdu son père sous les coups de son propre époux était dénuée de tout fondement ? Cependant, une chose me semblait certaine : le mobile du meurtre, c’était l’appropriation du testament dérobé, et je ne voyais pas Peter Clothier en tirer bénéfice.

Un peu plus tard, parcourant le couloir, le gardien de nuit braquait un instant sa lanterne à la grille du guichet avant de reprendre sa ronde.

IV

Le jour suivant – pour autant qu’il me fut possible, dans mon sombre et souterrain cachot, de le distinguer de la nuit – fut en tout point identique à celui qui l’avait précédé. Dans la

matinée, Hinxman m'apporta de la nourriture que je laissai intacte. Une heure plus tard environ, le sieur Nolloth réussit à faire passer un gros morceau de pain à travers les barreaux, accompagné cette fois d'un petit cruchon de grès plein d'eau, que je m'empressai d'aller cacher sous la paille. Ce viatique, je le sentais bien, n'empêchait pas mes forces de s'épuiser.

Ce soir-là le sieur Nolloth faillit à sa promesse de me visiter. Je le regrettai bien plus que son pain et son eau du lendemain matin, dont le manque ne me laissa pour toute pitance que la ration apportée par Hinxman, à laquelle je ne touchai pas.

Aussi déraisonnable que ce fût, je ne pouvais m'empêcher d'en vouloir à Mr Nolloth de m'avoir délaissé. Mais était-ce vraiment déraisonnable? Car durant les longues heures vides, autant le jour que la nuit, malgré moi, je ne cessais de me demander si je pouvais me fier à lui. Me tenir sur mes gardes revenait à me prendre pour la cible d'une machiavélique conspiration où il eût trempé, et pareil soupçon me donnait le sentiment de basculer dans la déraison. Pourtant, tout me disait qu'on avait ourdi contre ma personne quelque mauvais dessein, car Barney et Joey Digweed avaient bel et bien ressurgi de mon passé comme les rouages d'une secrète machine dirigée contre moi, à moins d'attribuer leur réapparition dans mon existence à l'effet du pur hasard. Mais je ne pouvais me résoudre à croire à une coïncidence. N'était-ce pas Joey qui m'avait conduit vers la famille Clothier, dite Porteous, laquelle à l'évidence conspirait à me nuire?

Donc, il existait un complot qui s'en prenait à ma vie, à mon équilibre mental, et si la famille même dont je portais le nom avait pu le monter, pouvais-je accorder ma confiance à un inconnu? Il m'était pourtant indispensable de prendre appui sur un terrain sûr, sans quoi rien ne résisterait au doute, et je pouvais être certain qu'au bout de la route, et

très vite, je ferais la rencontre de la folie. Le regard de pitié que m'avait lancé le sieur Nolloth lorsqu'il avait vu Hinxman et Rookyard me traîner dans le pavillon de garde et l'affection qu'il témoignait à Peter Clothier me semblaient être les marques d'une authentique commisération : la folie, précisément, eût été de *ne pas* y croire. Somme toute, dans la situation où je me trouvais, qu'avais-je à perdre en me fiant au sieur Nolloth ?

Le surlendemain de sa dernière visite, à un moment que je supposais être la fin de l'après-midi, la porte, subitement déverrouillée, livra passage à Hinxman. Rookyard marchait sur ses talons.

— Y a vot' papa qui vous réclame du fond du cœur, m'annonça le premier avec un sourire bizarre. Et comme le docteur i' cherche toujours qu'à faire plaisir à ses brebis, il m'a demandé comme ça de vous emmener le voir.

Lorsqu'ils m'eurent de nouveau conduit par les obscurs couloirs à la cellule de ma première nuit passée là, je constatai qu'on en avait retiré le malheureux et que les lieux avaient été transformés : une litière de paille fraîche, deux chaises séparées par une petite table la garnissaient. Un inconnu en occupait une, qui m'observa attentivement lorsque j'entrai. Rasé de frais, élégamment vêtu d'un manteau à col et revers blancs sur un gilet blanc et une culotte foncée, il avait un peu moins de la quarantaine. Hinxman, me poussant vers l'autre siège, m'y assit d'une ferme pesée sur l'épaule. L'étranger n'avait pas cessé de me fixer, et enfin je le reconnus.

Dans ses yeux, la lueur vacillante de folie qui m'avait tant frappé avait cédé la place à une profonde mélancolie. Sans sa barbe hirsute et sa tignasse touffue, il paraissait beaucoup plus jeune. Comme on lui avait retiré la camisole et qu'il était libre de ses mouvements, je vis combien il était fluet et fragile. Je remarquai sur le bord de son col une blessure à vif qui

lui meurtrissait le cou. Ce spectacle nouveau pour moi d'un homme auquel me rattachait un si étrange lien me désarçonnait bien plus que ce que je m'étais préparé à affronter.

Nous nous regardâmes pendant quelque temps, sous l'œil des deux gardes-chiourme. Mon premier mouvement aurait été de lui tendre la main, mais je reculai devant tant de protocole.

– On vient de m'apprendre que ma femme avait eu un enfant, fit-il d'une voix grave. On me dit que cet enfant, c'est vous. Et je ne puis y croire. Est-ce vrai?

Il parlait de façon hésitante, comme s'il n'avait pas l'habitude de s'exprimer, mais sa voix était douce, affable. J'étais incapable de dire un mot, ou même de hocher la tête.

– Mais je vois que vous êtes l'enfant de Mary, reprit-il. Vous ressemblez à votre chère mère et à son...

Sa voix se brisa et il se tut.

– Pour sûr que ce garçon-là, c'est votre rejeton et votre héritier, Peter, déclara Hinxman. Voyons, ça crève les yeux qu'il a hérité des dons de son père.

– Sans ça i' fréquenterait pas l'académie du Dr Alabaster, ajouta Rookyard.

– C'est vrai. Ces messieurs ont raison. Je suis fou, vous le savez. Mais donnez-moi des nouvelles de votre chère mère, fit-il d'un ton pressant.

La gorge nouée, je branlai la tête.

– Je lui ai brisé le cœur. Savez-vous ce que j'ai fait?

D'un autre signe de tête, je tentai de l'arrêter.

– J'ai assassiné son père, dit-il presque en un murmure. Votre grand-père.

– Non! Non, ce n'est pas vrai.

– Oh! que si. Bien que je ne me rappelle plus comment ni pourquoi, comprenez-vous? Du fait de ma folie.

– À coups d'hache, fit Hinxman. Vous avez débité le vieux

en trois parts égales. C'était du joli, oui-da, de présenter vos respects de cette façon-là au papa de la dame ! Surtout le soir des nocés...

– Pas une hache, monsieur Hinxman. C'était un sabre.

– De mal en pire, Peter, fit observer Rookyard, si vous regardez bien. À moins que vos facultés, elles soient détériorées de trop pour réfléchir à tout ça.

– Je me souviens clairement de certaines choses. Mais d'autres m'échappent de bout en bout. Après avoir quitté la maison avec votre mère, j'y suis revenu sans me faire voir. Cela, je me le rappelle très bien.

– Oui, dis-je. Vous en étiez convenus, Mr Escreet et vous. Il plissa le front.

– Non. Vous vous méprenez. Personne n'en était informé. Pour autant que je le sache, au moins. Je me revois en train de passer devant la porte de la salle à manger restée ouverte, en détournant la tête afin de ne pas être reconnu si quelqu'un m'apercevait de l'intérieur. Vous voyez donc que je n'avais pas d'intentions criminelles, n'est-ce pas ? J'ai gagné la bibliothèque et c'est là que j'ai trouvé Mr Escreet, je m'en souviens très nettement. Ensuite, semble-t-il, je l'ai attaqué, ainsi que Mr Huffam. En usant d'un sabre. Cela s'est passé dans l'office. La scène, je pourrais presque la qualifier de souvenir, si ce dernier tableau n'avait pas les caractères du rêve. Apparemment j'ai volé de l'argent... Un vrai souvenir en tout cas, c'est que je n'ai pu sortir de la maison, la porte de service étant verrouillée. Un autre, c'est de m'être coupé la main en brisant la vitre de la porte du porche. Tout porte donc à croire que je suis un meurtrier, voyez-vous. Mais, grâce à Dieu, Mr Escreet a survécu.

La version du sieur Nolloth me semblait à présent bien sujette à caution, et je me disais que je regardais dans les yeux, des yeux bruns remplis de douceur, l'assassin de mon aïeul.

– Vous êtes le portrait de votre grand-père, me dit-il. Mêmes yeux. Et même bouche que votre chère mère. Comment vous nommez-vous ?

– John, réussis-je à répondre.

Voyant que ce nom ne lui rappelait rien, j’ajoutai :

– John Clothier.

– Oui, je me souviens de ce nom, fit-il d’une voix qui avait frémi. C’est le mien. Ou ce le fut. Jadis j’étais fier de le porter. J’aimais mon père. Je lui vouais toute l’admiration dont un fils est capable, même si je voyais combien il rendait malheureuse ma mère, femme d’une grande douceur, mais à qui il reprochait tout. Pendant très longtemps je n’ai rien su des affaires qu’il menait en association avec mon frère, car j’étais un élève timide, rêveur, qu’intéressait seulement le tête-à-tête avec les livres. Je voulais devenir libraire. Quand vint pour moi le temps de quitter l’école, je découvris que j’étais appelé à entrer dans la société familiale et à y prendre ma part de responsabilités. Mais je ne tardai pas à comprendre la véritable nature de ses activités.

Il se tut pour émettre un soupir avant de continuer :

– Pour faire court, mon père et mon frère avaient des intérêts dans tout ce que connaît Londres quand il s’agit d’exploiter le pauvre, le naïf ou le faible : ils tenaient des monts-de-piété clandestins, et ce marché noir de l’argent n’était qu’une façade de receleurs. Ils prêtaient à des fils de famille en puissance d’héritage, pour les contraindre ensuite par chantage, eux ou leurs amis, à rembourser leurs dettes. De plus, ils possédaient des biens immeubles dans les cantons les plus ignobles de la métropole : non seulement des bouges infâmes dont ils extorquaient, en usant au besoin des pires violences, les loyers aux plus indigents, mais encore des antres où se pratiquaient tous les vices possibles et imaginables, et dont ils retiraient des dividendes.

– Allons, allons, fit Rookyard, vous allez pas casser du sucre sur le dos d'un vieux monsieur qu'a une réputation sans tache dans tout Londres...

– Imaginez l'effet que me fit cette découverte, poursuivit mon interlocuteur, qui d'évidence avait négligé la mise en garde de Rookyard. Le père et le frère que je révérais tant n'étaient rien d'autre que des escrocs et des maîtres-chanteurs ! Et comme je refusais obstinément d'entrer dans leurs desseins, ils usèrent de tous les moyens, séduction, menaces, voies de fait à l'occasion, pour me faire céder. Est-il si étonnant que je me sois conduit ainsi que je l'ai fait ? À la mort de ma mère, je me retrouvai privé d'allié. J'étais persuadé que le monde entier s'était ligué contre moi, et que sur terre il n'existait que deux catégories de gens : les faibles, autant dire les victimes, et les forts, qui se comportaient à l'instar de mon père et de mon frère. Je n'avais de toute ma vie jamais connu personne d'honnête avant de rencontrer votre grand-père et votre mère, et si j'ai eu la force de résister, c'est que je me suis épris d'elle.

Il se tut et me regarda fixement, comme s'il sortait d'un rêve.

– Mais ce n'était pas de cela que je souhaitais vous entretenir, reprit-il d'une voix tremblante. Je voulais vous demander ce qu'est devenue votre mère. Je ne sais que croire. On me raconte ici tant d'histoires.

– On vous l'a dit et redit, déclara Hinxman : elle a fait morue et elle est morte cinglée.

Je regardai le visage goguenard du gardien, me demandant si ce qu'il venait de dire n'était que le fait du hasard.

– Elle est toujours en vie et en bonne santé, non ?

– Oui, murmurai-je. Elle est en vie et en bonne santé.

Ma voix n'avait accusé qu'un léger tremblement, mais des larmes coulaient sur mes joues.

Le visage doux et mélancolique de mon interlocuteur scrutait le mien.

– Vous faites comme les autres, vous me mentez. Elle est morte, n'est-ce pas ? Je le sais.

Je ne pus lui répondre que d'un signe de tête.

– Oui, c'est bien ce que je craignais, fit-il. Je voudrais simplement savoir si elle n'est pas morte dans la misère et le besoin, ainsi que me l'affirment Mr Hinxman et les autres.

Je tentai de trouver les mots qui rassurent, mais mon attitude lui révélait ce qu'avait été le destin de ma mère, et il se cacha le visage dans les mains.

Je me levai pour m'approcher de lui, mais une solide poigne m'agrippa l'épaule et j'entendis s'élever l'âpre voix de Hinxman :

– C'est pas qu'on s'ennuie, mais j'ai pas jusqu'à demain matin pour vous écouter parler du bon vieux temps !

Il me soulevait déjà de ma chaise pour me pousser vers la porte, mais je parvins à me retourner :

– Je voudrais que nous puissions de nouveau converser, dis-je.

L'homme ne sembla pas m'avoir entendu, et tout aussitôt Rookyard me projeta dans le corridor et referma derrière nous.

Alors qu'il me dirigeait vers ma cellule, Hinxman croisa dans l'un des couloirs un porte-clefs que je n'avais encore jamais vu.

– Hé, Stillingfleet, lui brailla-t-il, ramène ce jeune cinglé au 12. Moi, j'ai pas le temps, je prends le coche de nuit pour Gainsborough. Ce soir, faut que j'aille dans le Nord pour voir un client du docteur.

D'une poussée il m'envoya vers l'autre homme, puis s'éloigna. Me rappelant que le sieur Nolloth m'avait dit de ce porte-clefs qu'il était le seul qui fût doué d'un peu d'humanité, je l'interrogeai :

– Dites-moi, monsieur Stillingfleet, à supposer que je vous offre un souverain pour m'aider à sortir d'ici, que diriez-vous ?

– Je vous répondrais non, me dit-il sans l'ombre d'une hésitation. Pour la bonne raison que ça serait rouler mon maître.

Je m'étais attendu à pareil refus, et, bizarrement, sa réponse me reconforta car elle exprimait au moins une certaine honnêteté. Et puis, il aurait pu me tromper en faisant semblant d'accepter, quitte à ne pas tenir son engagement après coup. Mais si je ne pouvais rien faire pour moi-même, à tout le moins pouvais-je en aider un autre, me dis-je en me rappelant la hideuse meurtrissure aperçue sous le col de l'homme que je venais de laisser dans sa cellule.

– Vous connaissez Peter Clothier ?

– Sûr, le pauvre diable. Qu'est-ce qu'il a ?

– Et si cet argent, je vous le proposais pour que vous lui veniez en aide dans la mesure de vos moyens, quelle serait votre réponse ?

– J'vous dirais que j' veux d'abord voir la fraîche.

Je décidai de lui faire confiance, et il me laissa m'arrêter pour me permettre de retirer de l'ourlet de ma chemise le souverain donné par Daniel Porteous et qui s'y trouvait caché.

– Essayez de desserrer la chaîne qui lui blesse tant le cou, dis-je en lui tendant la pièce.

– Je ferai de mon mieux, fit-il en la prenant.

Quand je fus de nouveau seul dans ma cellule, je m'étendis sur la paille pour pleurer. Au cours des heures qui suivirent, il me fut impossible de chasser de mon esprit l'image de ce visage délicat et torturé, et impossible aussi d'oublier qu'on m'avait manié, contre mon gré, comme un instrument destiné à aggraver sa peine.

Brochant sur le tout, je n'avais désormais plus de raison de douter qu'il eût bel et bien commis ce terrible crime. Ce n'était pas que le sieur Nolloth m'eût menti, me disais-je,

mais on l'avait assurément dupé lui aussi. Je savais au moins que la vie n'avait plus rien d'horrible qui pût me menacer : à présent une mort qui me semblait inévitable me serait une délivrance.

V

Ces dispositions ne m'empêchèrent pas, la nuit approchant, de guetter avec inquiétude, parmi les bruits sourds qui allaient s'atténuant dans tout l'édifice, la venue du sieur Nolloth, que j'espérais prochaine. Si je ne pouvais plus confier mes angoisses à un interlocuteur compatissant, c'était ma raison que j'allais assurément abdiquer. Durant les longues heures d'obscurité qui s'écoulaient interminables, seuls passaient devant ma cellule les porte-clefs, dont je reconnaissais le pas traînant. Mais enfin, quelque temps après minuit me sembla-t-il, j'entendis dans le couloir un piétinement feutré et je me portai vers le guichet, où je trouvai le sieur Nolloth.

S'excusant de ne pas être venu plus tôt, il fit de nouveau passer à travers les barreaux un peu de nourriture et d'eau, que je m'empressai de saisir, mais qui à mes yeux avaient moins d'importance que l'occasion qui m'était donnée de lui rapporter l'entretien que j'avais eu ce jour-là et de me décharger ainsi d'un peu de mes angoisses. Je commençai par lui raconter comment s'était achevée cette rencontre.

– Ne croyez pas un seul instant que je vous désapprouve, me dit le vieil homme lorsque j'eus terminé mon récit, mais j'ose à peine songer aux conséquences de cette conversation.

– Si seulement j'avais pu déguiser mes sentiments ! m'écriai-je.

– Ne vous en faites donc pas reproche. Vous avez agi sous la contrainte.

Lorsque j'appris au sieur Nolloth que Peter Clothier m'avait rapporté les circonstances dans lesquelles il avait assassiné son beau-père, il soupira :

– C'est ce qu'il croit à présent, mais je vous affirme que telle n'est pas la vérité. Ce qu'il vous a raconté n'est même pas plausible. Ce dont la vérité s'impose d'elle-même, c'est le récit qu'il m'a fait le soir de son arrivée ici.

Je le pressai de renouer son histoire à l'endroit où il l'avait abandonnée le soir où nous avons été interrompus ; en l'écoutant, je pris sur moi de me faire l'avocat du diable, car je n'avais qu'un seul but, me convaincre de la fausseté de la confession que j'avais entendue.

– Ainsi que vous l'avez appris par la lecture du journal de votre mère, le simulacre d'altercation a eu lieu comme il avait été prévu, et vos parents ont quitté la maison pour se rendre au bureau des cochés de Snow Hill. Là, votre père a changé de manteau pour qu'il fût moins aisé de le reconnaître si on le voyait, et il est revenu chez son beau-père.

– Il affirme maintenant que cela n'avait pas été entendu par avance.

– Je sais, fit le sieur Nolloth. Mais si la porte de service n'avait pas été déverrouillée au préalable par le sieur Escreet, comment eût-il pu pénétrer dans la maison ?

– Il ne m'a rien dit de cela, déclarai-je, soulagé.

– Il s'est ensuite rendu dans la bibliothèque, où il n'y avait personne. Un instant plus tard le sieur Escreet, sortant de l'office, est venu lui dire que votre grand-père, qui devisait avec les Fortisquince, lui avait remis le paquet apporté par son visiteur. Votre père le prit et se disposa ensuite à repartir. Comment cela peut-il s'accorder avec ce qu'il vous a raconté ?

– Il m'a dit qu'il avait trouvé mon grand-père et le sieur Escreet dans l'office, et qu'alors il les avait assaillis et laissés pour morts.

– Impossible. D’abord parce que le sabre dont on a usé pour tuer votre grand-père était accroché au mur du couloir menant de la porte d’entrée à l’office, c’est-à-dire à l’autre bout de la maison. Non, la vérité, c’est qu’il a tout simplement reçu le paquet des mains du sieur Escreet et qu’ensuite il a regagné la porte de service sans même rencontrer votre grand-père.

– Mr Fortisquince l’a vu qui longeait la porte de la salle à manger, dis-je. Mais il ne l’a pas reconnu, car il avait changé de manteau.

– Et c’est la raison pour laquelle il a continué pendant un certain temps à le croire innocent. Seulement, lorsque Peter a voulu ressortir par la porte de service, il a constaté qu’elle était verrouillée et qu’on en avait retiré la clé.

– Voilà qui est étrange.

– Oui, très étrange. Voyez-vous, le premier récit qu’il a donné de cette affaire est beaucoup plus troublant, et par là même crédible, que les balivernes qu’il s’est mises en tête. Il a supposé qu’entre-temps l’un des domestiques était monté de l’étage inférieur parce qu’il avait à faire dans l’arrière-cour, et qu’en rentrant dans la maison il avait verrouillé la porte. Comprenant qu’il ne pourrait quitter les lieux que par la porte d’entrée principale, alors il a gagné le vestibule.

– Et c’est là que Mr Fortisquince l’a de nouveau aperçu comme il repassait dans le couloir, en se demandant cette fois de qui il pouvait bien s’agir.

– Vraiment? Alors, vous voyez bien que cela ne fait que corroborer les preuves avancées par d’autres! Mais le plus déroutant de l’histoire, c’est que votre père a aussi découvert qu’on avait pareillement verrouillé la porte vitrée séparant l’antichambre du porche et, de plus, qu’on en avait retiré la clé. Pratique inhabituelle dans la maison, m’a-t-il affirmé, car on laissait toujours la clé sur la serrure et l’on se contentait

d'ordinaire, par un luxe de précaution, de ne fermer le verrou que durant la nuit. Et c'est au moment où il s'apprêtait à briser le verre de la cloison pour gagner le porche qu'il s'aperçut, en regardant au travers de la vitre, qu'on avait également retiré la clé de la porte donnant sur la rue.

– C'est vraiment bizarre !

– Attendez. La suite l'est davantage encore. Car il vit la grosse clé de cette porte à ses pieds, près de la porte du porche.

– Par exemple ! Et quelle explication vous en a-t-il donnée ?

– Aucune qui le satisfait. Mais au moins il pouvait sortir... Avec le moins de bruit possible, il brisa une vitre, ce qui lui causa une coupure superficielle à la main et déchira son habit.

– D'où le sang sur sa main et l'accroc à sa veste qui ont tant alarmé ma mère ! dis-je.

– Oui, précisément. Mais votre père ne put expliquer la raison pour laquelle il y avait aussi du sang à l'intérieur du paquet, lorsque le lendemain matin de bonne heure votre mère et lui l'ouvrirent à l'auberge de Hertford. Ni non plus pourquoi ils ne trouvèrent pas trace du testament dans ledit paquet. Cela demeure un mystère.

– En effet, ma mère raconte qu'il n'y avait dedans rien d'autre que des billets de banque ensanglantés, alors que son époux s'attendait à y trouver autre chose.

Je me tus quelques instants avant de poursuivre :

– Mais alors se pose la question de savoir qui aurait tué mon grand-père.

– Nous pensions avoir résolu cette question, votre père et moi.

Il s'interrompit, et je compris qu'il tendait l'oreille à un écho de bruits assourdis et lointains. C'est tout juste si nous osions respirer, mais peu après se rétablit un silence total.

– Quelque chose d'imprévisible a dû se passer dans la

maison. Peut-être fut-ce le fait d'un déchaînement de violence imputable à quelque miséreux. Mais il faut que je parte.

Le sieur Nolloth se tut quelque temps avant de déclarer d'une voix grave :

– Pour en revenir au meurtre du sieur John Huffam, je crains cependant que votre père n'en ait été, en un certain sens, responsable.

– Comment cela ? me récriai-je. Après ce que vous venez de me dire !

– Oh ! pas dans le sens que vous redoutez. Mais quand il a quitté la maison, il n'a pas pu refermer derrière lui la porte d'entrée, laquelle était dépourvue de loquet. Quelqu'un, le voyant sortir, a dû pénétrer immédiatement dans la maison, décrocher le sabre en passant dans le couloir, puis entrer dans l'office ; l'individu en question a trouvé les deux messieurs penchés au-dessus du coffre-fort, et c'est alors qu'il a frappé par-derrière le sieur Escreet, tué votre grand-père, pillé le coffre avant de repartir comme il était venu, scène qui se sera déroulée très peu de temps après l'entretien entre le sieur Escreet et votre père. Rien d'étonnant, donc, si dans la confusion qui était la sienne lorsqu'il eut pratiquement retrouvé ses esprits, le sieur Escreet a incriminé le beau-fils de la victime.

– Oui, dis-je, c'est tout à fait possible. Pourtant d'autres questions demeurent sans réponse. On ne peut pas se contenter d'attribuer tout bonnement ce meurtre à un individu qui se serait introduit par hasard dans la maison.

– Mon cher garçon, je ne vous ai pas laissé entendre que votre père ait jamais cru un que ce meurtre était le fait d'un voleur de passage. Tout au contraire, il soupçonnait...

Soudain il se tut, car au même instant nous entendîmes plusieurs personnes surgir de la gauche, par le couloir. Nous étions à ce point absorbés par notre conversation que

nous n'avions pu déceler leur approche avant de les avoir quasiment sur nous.

Le sieur Nolloth s'éclipsa prestement dans la direction opposée, mais, au moment même où je vis apparaître des lumières, j'entendis avec épouvante s'élever sur la droite la voix de Rookyard :

– Ah, c'est comme ça ! Hein ? Je m'doutais bien de quelque chose dans ce genre-là ! Alors, on lui apporte de quoi croquer, hein ?

Il s'était approché sans bruit de nous, profitant de ce que les autres arrivants avaient détourné notre attention. Quand ces derniers eurent tourné le coin du couloir, leurs lanternes éclairèrent Rookyard, ainsi que le sieur Nolloth, qui tous deux se pressaient contre ma porte pour les laisser passer. Les nouveaux venus, le porte-clefs Stillingfleet et un homme que je n'avais encore jamais vu, transportaient, en le tenant chacun par une extrémité, un pesant fardeau que la porte de ma cellule me masquait pour une bonne part.

Lorsqu'ils furent à notre hauteur, Rookyard me désigna du menton à l'inconnu :

– Voilà le fils, lui dit-il.

L'homme m'observa avec curiosité.

– On dirait bien qu'il prend le même chemin, fit-il.

Rookyard eut un petit rire et poussa le sieur Nolloth dans la direction opposée. Tandis qu'ils s'éloignaient, le vieux monsieur, avant de partir, tourna vers moi son visage atrocement angoissé, sur lequel se peignait une détresse qui exprimait quelque chose de bien plus poignant encore que le regret d'avoir été surpris. Bientôt, le couloir désert de nouveau noyé dans une impénétrable obscurité, je demeurai seul, me demandant comment j'allais désormais survivre, quel châtement serait infligé à mon ami et quel sens pouvaient bien avoir les propos échangés par Rookyard et l'inconnu.

Et ce que le vieux gentilhomme était sur le point de me révéler, qu'était-ce donc ? Peter Clothier avait-il soupçonné que le meurtrier était un individu que son propre père avait posté à proximité de la maison pour la surveiller ? Pareil soupçon n'était en rien déraisonnable, sachant que Silas Clothier voulait tout à la fois mettre la main sur son fils et récupérer le codicille... et par la même occasion le testament, pour peu qu'il sût qu'on le trouverait dans la maison. De nouveau je songeai à Barney ! Il avait laissé à entendre qu'à la même date, très exactement, il avait tué un homme de qualité. Peut-être les relations qu'il entretenait avec les Clothier remontaient-elles à cette lointaine époque. Était-ce lui, le meurtrier de mon grand-père ?

Pendant une heure ou deux, j'entendis au loin dans la maison des rumeurs inhabituelles – claquements de portes, bruits de pas accélérés, cris –, puis la nuit retourna à son silence et je réussis à sombrer dans un sommeil agité.

DEUXIÈME PARTIE



LA DÉLIVRANCE

I

Avec votre permission, je vous ramènerai dans cet endroit sinistre du bord du fleuve, que longent des estacades délabrées, ces entrepôts laissés à l'abandon, ces embarcadères en ruine. Vous reconnaissez ce canton portuaire que la plume éloquente et stylée de mon confrère décrirait avec bien plus de vivacité que la mienne.

Le tableau ne manque pas d'agrément ; irai-je jusqu'à parler d'un charme infini ? Jugez-en : assis devant le foyer, les pieds sur le garde-feu, le commis fait griller des marrons piqués au bout d'une fourchette qu'il approche de la braise, tandis que le sieur Vulliamy est assoupi à son bureau, la tête reposant sur ses papiers.

Mais voilà que s'ouvre lentement la porte de la rue, et que le patron entre subrepticement pour traverser la pièce sur la pointe des pieds. Une fois près du commis, il lui applique une brusque mornifle sur le côté de la tête.

Le cri que pousse le garçon affolé tire de son assoupissement le sieur Vulliamy, qui tout confus jette autour de lui un regard égaré.

— Sacrebleu, Vulliamy, je t'y prends encore, à dormir !

clame le vieillard. Tu te figures que c'est pour ça que je te paie?

Le clerc marmonne quelque chose d'incompréhensible et se frotte les yeux :

– Bigre, monsieur. J'étais en train de rêver de crapauds et puis, en me réveillant, qu'est-ce que je vois? votre tête! Ça me fait tout drôle.

– Mais quelle bon Dieu de maladie tu as attrapée, Vulliamy? demande le vieux monsieur. Voilà des jours et des jours que tu ne cesses de dormir! Pourtant, ajoute-t-il en se baissant pour approcher son visage tout contre celui de son clerc et humer son odeur, on dirait que tu taquines moins le flacon...

– Vous allez voir que je suis aussi lucide que vous pouvez le souhaiter, monsieur Clothier, répond Vulliamy. Et peut-être bien un peu plus encore, grommelle-t-il en aparté.

– Hein, que dis-tu? lui demande sèchement le vieillard. Tu parles tout seul, maintenant? Qu'est-ce que tu es en train de te raconter, encore?

Mais le clerc se contente de sourire, et il se met à tailler sa plume.

– Lucide, lucide! ironise le sieur Clothier. Parlons-en, alors que c'est toi qui as empêché Ashburner d'augmenter les loyers de Hatton Garden!

– Ils sont trop élevés, monsieur.

– Trop élevés? Où vas-tu chercher ces bêtises? C'est mon bien, et c'est à moi de fixer le montant des loyers, non? S'ils ne veulent pas payer, qu'ils aillent autre part. C'est juste ou pas? Tout ce que je demande, c'est qu'on me rende justice.

Il s'interrompt et, baissant la voix, se tourne vers le commis :

– C'est arrivé? A-t-il envoyé un message? s'enquiert le sieur Clothier.

- De qui parlez-vous ?
- De lui. De mon fils, déclare le vieillard d'un ton renfrogné.
- Voyons, vous savez bien qu'il vous écrira pas ! s'exclame

Vulliamy.

À ces mots, son patron tressaille. Il va pour répliquer, dirait-on, mais au même instant un commissionnaire entre dans le bureau, porteur d'un pli.

Un sourire moqueur à l'adresse de son clerc, il se saisit de la lettre et l'examine, pendant que Vulliamy remet au commissionnaire la somme due pour le port.

– C'est de lui ! s'écrie-t-il en lançant à son clerc un regard madré. Tu vois ? Il ne m'a pas oublié.

Il fait signe à Vulliamy de le suivre dans le bureau du fond, où il ouvre la lettre. Et à la parcourir des yeux, il a le visage qui s'illumine.

– Le gamin est sain et sauf ! Sain et sauf !

Allez savoir pourquoi le sieur Vulliamy ne semble pas outre mesure partager cette exultation...

II

Éveillé fort tôt, je restai plusieurs heures incapable de déceler les faibles lueurs de l'aube qui se glissaient paresseusement entre les barreaux de la minuscule fenêtre. Un peu plus tard ce matin-là, ce fut un autre porte-clefs – un dénommé Skilliter, petit bonhomme trapu, à l'expression hargneuse – qui vint m'apporter ma ration. J'avais bien décidé de tenir bon quelques heures encore, mais la journée ne se terminerait pas que je ne fusse contraint de manger, insoucieux des conséquences.

Décidément, me disais-je, seul quelque décret fatal pouvait ainsi frapper de malchance tous ceux qui tentaient de me

venir en aide : Sukey, d'abord, puis Miss Quilliam, et enfin le vieux Mr Nolloth ; et je méditais de la sorte, lorsque je perçus des bruits lointains. Était-ce une illusion ? toujours est-il qu'ils me parurent aller s'atténuant. Le couloir où donnait ma cellule demeura ensuite silencieux et désert jusqu'à ce que me parvînt, quelque temps après midi, le bruit de pas vifs qui s'approchaient de ma porte, auxquels je reconnus Rookyard et Skilliter. Je me plaquai contre la grille du guichet pour écouter leurs propos.

– Comme ça, le docteur a coupé à l'interrogatoire qui foutait les foies ? demanda Rookyard.

– Ouais, l' juge d'instruction l'a pas trop cuisiné. À tous les coups, il y aura graissé la patte pour Noël.

– N'importe comment, une enquête, c'est jamais bon pour la boutique, fit observer Rookyard.

Ils s'éloignèrent, et je ne pus rien saisir de plus de leur conversation.

Je ne savais trop quelle conclusion tirer de l'échange que je venais de surprendre. Cependant, les élancements que me causait la faim se faisaient si cuisants qu'ils me vidaient l'esprit de toute autre considération. Sans cesse je remâchais les mêmes réflexions : d'un côté, je n'avais pas la preuve absolue qu'on cherchait à m'empoisonner, de l'autre, j'étais certain de m'exposer à la mort par inanition. J'étais bel et bien en train de faire le jeu de mes ennemis !

Vers la fin de l'après-midi je m'étais résolu à absorber un peu de brouet, et je m'y apprêtais lorsque j'entendis marcher. Tout aussitôt Skilliter manœuvrait la serrure, et par la porte grande ouverte entra le Dr Alabaster, qui, devant mon écuelle intacte, me demanda :

– Alors, vous persistez dans votre obstination ? Eh bien, à votre aise.

Un sourire inquiétant sur les lèvres, il fit un signe de tête

au porte-clefs, qui m'empoigna et se mit à me pousser devant lui, le Dr Alabaster fermant le cortège ; nous prîmes la cour-sive en direction du corps de logis, traversant, après quelques marches, la salle commune où de jour on regroupait les internés. Certains écrivaient, d'autres jouaient aux cartes ou lisaient, d'autres encore étaient assis à l'écart, les yeux dans le vide ; un vieux fou mettait tant d'ardeur à se frotter le visage qu'il s'en était rougi et meurtri la peau ; plusieurs avaient la camisole de force ; on pouvait voir, enchaîné au mur, un homme d'une singulière distinction qui lisait aussi paisiblement sa gazette que s'il eût été dans son club.

Comme on me faisait ressortir sans douceur par une autre porte, j'eus le temps d'apercevoir, isolé dans un coin, le sieur Nolloth. Il leva vers moi des yeux aux paupières rouges et gonflées qui disaient éloquemment qu'il avait pleuré. Pis encore, le triste regard qu'il me jeta me fit frémir, comme saisi d'une fâcheuse prémonition.

J'avais tourné la tête et traîné les pieds pour le regarder le plus longtemps possible, mais Skilliter, d'une taloche bien appliquée sur le crâne, m'obligea, avec un juron, à me détourner de l'ultime vision qu'il me fut donné d'avoir de ce vieil et brave gentilhomme.

Un corridor venteux nous mena dans une dépendance froide et humide, une laiterie désaffectée probablement, et nous fîmes halte devant une porte verrouillée. Pendant que Skilliter fouillait dans le trousseau pendu à sa ceinture par une chaîne, je m'efforçais, grelottant sur les dalles craquelées, dans la pauvre chemise que m'avaient abandonnée les Porteous, d'effacer de ma mémoire ce tableau qui tout à la fois me glaçait les sangs et me désespérait, la vision de ce vieil homme courageux à présent réduit à pleurer.

– Crédiieu, j'ai les doigts tellement gelés que j'arrive pas à tenir la clé, grommela Skilliter.

– Nous avons tout le temps, Skilliter, commenta le Dr Alabaster avec un petit rire sarcastique. Il ne va pas se sauver!

D'un ricanement flagorneur, Skilliter signifia qu'il prisait ce trait d'esprit, et lorsque enfin il réussit à ouvrir le docteur se tourna vers moi, goguenard :

– On a pensé que cela vous ferait sûrement plaisir de revoir votre cher papa, m'annonça-t-il.

Mais une navrante surprise vint aussitôt anéantir l'émotion que j'éprouvai à l'idée de m'entretenir de nouveau avec l'être pitoyable vers qui l'on me ramenait. Propulsé dans une petite pièce bien éclairée, je redoublai de stupéfaction : je ne vis d'abord, au fond, que la personne qui l'occupait, une grande et forte femme vêtue comme une lavandière. Penchée au-dessus d'une table, ou peut-être une console, qui lui venait à la taille, elle nous tournait le dos et s'affairait à quelque besogne dont je ne pus en entrant déterminer la nature. À notre arrivée, elle se redressa et tourna la tête.

– Merci, ma bonne dame, fit le Dr Alabaster. Vous pouvez vous écarter, maintenant.

– Appelez-moi donc Mrs Silverleaf, docteur, si ça ne vous dérange pas, répondit-elle.

Le pas de côté qu'elle fit me découvrit ce qui était posé sur la table, mais je n'eus pas besoin de discerner le visage pour comprendre. Je freinai des quatre fers, me refusant à en voir davantage, résistant de mon mieux à Skilliter, dont la poussée m'obligea pourtant à me pencher au-dessus de l'horrible chose ; à l'instant même où je reconnaissais enfin les traits, qui plus que jamais confirmèrent l'impression de jeunesse gravée dans ma mémoire, je vis la gorge tailladée, comme déchiquetée. On avait nettoyé et grossièrement recousu la plaie, ce qui rendait encore plus visible, sur la pâleur de la peau, l'abominable blessure.

La voix de Skilliter me parvint de l'autre côté de la pièce :

– Il a pas l’air si pressé de lui présenter ses respects, fit-il.

Au même instant ma vue se brouilla et mes jambes cessèrent de me soutenir. Mais une solide poigne me saisit sous l’épaule pour m’empêcher de chuter, et je sentis qu’on me faisait asseoir sur une chaise adossée au mur. Puis, comme se dissipaient les cercles brumeux qui obscurcissaient mon regard, je m’aperçus que la femme m’observait avec une expression d’une singulière intensité, faite d’étonnement et d’inquiétude.

– Ses respects, Skilliter? persifla le médecin. À un père tel que celui-là?

– Comment! s’exclama Mrs Silverleaf. Vous avez dit le fils de ce malheureux? Ça, c’est le bouquet!

Elle ajouta pour elle-même un grommèlement que je fus incapable de saisir.

– Trouvez-vous quelque chose à redire, ma brave dame? demanda le Dr Alabaster.

– Vous auriez pas dû lui apprendre ça aussi brutalement, répondit-elle.

– Terminez le travail pour lequel on vous a payée et retirez-vous, répliqua-t-il.

Elle ravala son ressentiment et s’approcha de nouveau de la table. Elle tenait un linge en main; sur la table était posée une bassine d’eau; à côté, la compresse de coton avait une forme et une fonction qui me remirent en mémoire la besogne de Mrs Lillystone.

Puis le Dr Alabaster se tourna vers moi :

– Je suis au regret de vous annoncer que votre estimé père a mis fin à ses jours hier soir, me dit-il. Je pense qu’il n’a pas supporté le choc de la nouvelle que vous lui avez apprise, la mort de votre mère.

– Non, vous auriez pas dû lui dire ça! ironisa Skilliter.

– Et de fait, renchérit le Dr Alabaster, si l’on doit reprocher

à quelqu'un le décès de votre père, c'est bien à vous. À croire que c'est une tradition, dans votre famille. Enfin, ce matin le juge a examiné le corps, et le jury a conclu au suicide.

– J'ai encore jamais rien vu d'aussi pire que la manière que vous traitez ce garçon, s'indigna Mrs Silverleaf.

Moi, en revanche, je n'avais pas même la force d'en faire autant. Je ne pensais plus qu'à cette jeune et solitaire existence qui venait de s'achever si prématurément.

– Vous, ça suffit comme ça ! aboya Skilliter à l'adresse de Mrs Silverleaf.

– Tout de même ! reprit-elle. Lui apprendre ça de cette façon-là ! Jamais vu ça !

Cette trogne rubiconde, où donc l'avais-je déjà aperçue ?

– C'est aussi barbare, continua-t-elle comme si rien n'eût pu museler son courroux, que de le boucler ici tout seul pendant toute la nuit avec ce malheureux.

– Écoutez-moi cette âme charitable ! commenta le Dr Alabaster avec une sorte de malin plaisir. Voyez-vous, Skilliter, à mon avis elle doit avoir en tête quelque chose qui nous échappe à tous les deux. Car enfin, ne croyez-vous pas qu'il est du devoir de ce jeune homme de veiller la dépouille de son père ?

Skilliter ponctua ses propos d'un rire complaisant, tandis que l'ensevelisseuse, qui semblait ne pas avoir entendu, s'occupait à secouer le drap encore plié.

– Enfermez-le ici pour la nuit, ordonna le Dr Alabaster au porte-clefs. Après tout, il a si peu connu son père qu'il serait triste de ne pas le laisser passer à ses côtés le peu de temps qu'il reste. Et prévenez Yallop avant de vous en aller.

Skilliter hochait la tête en manière d'assentiment, sur quoi le Dr Alabaster quitta la pièce en me décochant un ultime et allègre sourire.

– Prêtez-moi la main, monsieur Skilliter, fit Mrs Silverleaf,

qui manifestement n'avait pas entendu non plus ce dernier propos, car elle n'avait formulé aucun commentaire.

Je fis de mon mieux pour ne pas les regarder tandis que tous les deux recouvraient le cadavre du linceul, dont Mrs Silverleaf noua ensuite solidement l'extrémité supérieure.

Au même instant la porte s'ouvrit brutalement, livrant passage à Rookyard et à l'inconnu que j'avais entrevu la veille au soir derrière la porte de ma cellule. Essoufflés, transpirant sous l'effort, ils transportaient un cercueil qu'ils déposèrent sur la table, à côté du corps.

– Le garçon passe la nuit ici, Yallop, annonça Skilliter à l'inconnu. Ordre du docteur.

Les trois hommes échangèrent des sourires narquois, et quand les nouveaux venus eurent repris leur souffle, ils se remirent à l'ouvrage : aidés de Skilliter, ils hissèrent le cadavre afin de le basculer dans la bière, pendant que Mrs Silverleaf, prête à sortir, ramassait son attirail pour le fourrer dans un gros ballot.

Après quoi Rookyard, qui tenait d'une main un marteau, se saisit d'une extrémité du couvercle et demanda aux autres de l'aider à le poser sur la caisse.

– Ça pourrait pas attendre les croque-morts ? demanda Mrs Silverleaf, qui à cet instant releva la tête pour les regarder faire. D'habitude, ils préfèrent.

– Hé, la mère, qu'est-ce que vous y connaissez ? fit Rookyard en ricanant.

– Un bon bout, en tout cas, lui répondit-elle avec entrain. J'ai mis en bière bien plus de beaux messieurs que j'en vois à présent devant moi.

Rookyard s'empourpra de colère, mais Yallop se mit à rire.

– C'est vrai, ça. Pourquoi qu'on les laisserait pas faire ?

– Non, c'est pas vrai, proféra Rookyard, dont l'obstination engendra un beau charivari.

Mrs Silverleaf traversa la pièce pour venir ramasser près de moi une éponge.

– Cachez ça dans le cercueil, me chuchota-t-elle en approchant son visage du mien.

Ces mots me stupéfièrent, et je crus avoir mal entendu. Je la regardai, ahuri, mais déjà elle s'était remise à son ballot, l'air indifférent, comme si de rien n'était.

Pendant ce temps les trois hommes avaient mis fin à leur différend et décidé que le cercueil resterait ouvert, et c'est en me souhaitant ironiquement une agréable veillée nocturne que les deux porte-clefs se retirèrent, laissant là le veilleur de nuit.

– Qui va s'occuper des funérailles ? demanda alors, sur le ton détaché du bavardage, Mrs Silverleaf à Yallop, qui maîtrisait mal l'impatience avec laquelle il attendait son départ.

– J' sais pas trop si c'est vos oignons, mais pour ça on s'adresse à *Winterflood and Cronk*.

– Ah bon ? Parce que je me disais que c'était peut-être bien *Digweed et Fils*.

La pièce se mit alors à tanguer comme le pont d'un bateau pris dans une bourrasque et, pour ne pas défaillir, je me calai contre le dossier de ma chaise. D'un seul coup me revint ce lointain Noël, et je sus qui était cette femme.

– Connais pas, fit Yallop avec une intonation peu flatteuse.

Puis il ramassa pour la plier et la mettre sous son bras la couverture sur laquelle était étendu le corps avant la mise en bière.

– Et quand est-ce qu'ils viendront ? demanda-t-elle.

– Demain avant les aurores. Nous, on aime bien que les corps sortent d'ici quand il fait encore noir. De jour, ça marque mal.

– Le jeune homme, cette nuit, il va avoir frisquet s'il doit rester ici jusqu'à l'aube, dit-elle. Laissez-lui au moins la couverture.